

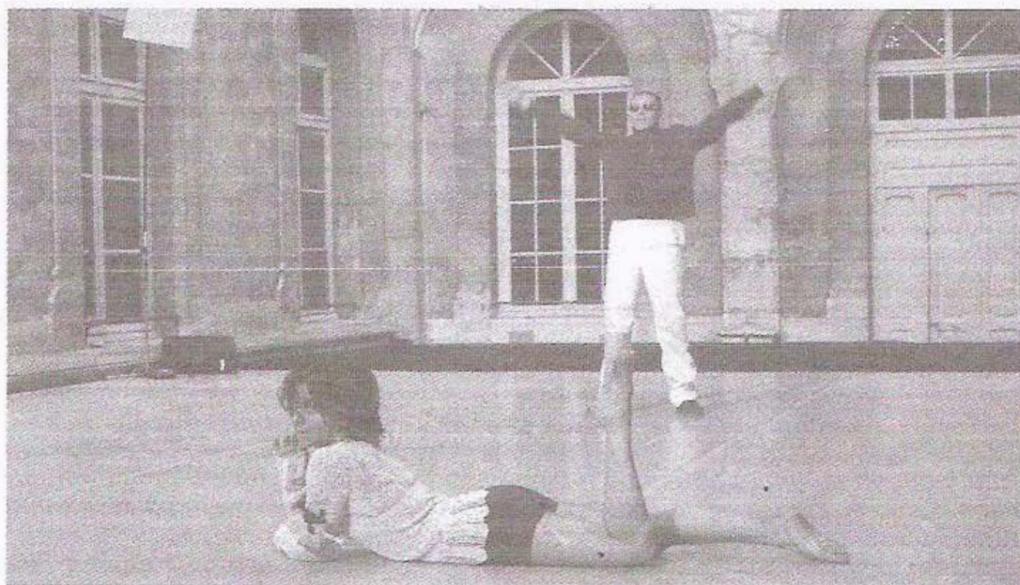
Effacer l'œuvre pour la recréer

Danse. Le sujet à vif, espace d'expérimentation où se rencontrent chorégraphes et danseurs, propose *Erase-E (X)*, une création de Joji Inc, chorégraphiée par le Wooster Group.

envoyée spéciale.

Cette année, « Le sujet à vif » croise une fois encore avec succès les réertoires et les singularités. *Erase-E (X) 1, 2 et 3* est une réation de Joji Inc, chorégraphiée par le Wooster Group, partir d'une phrase dansée l'Anne Teresa De Keersmaecker, sur la bande originale du film *le Mépris*, de Godard (1). L'œuvre, à l'affiche déjà l'an passé, s'est enrichie de deux nouveaux épisodes, selon le principe qui est le sien.

C'est à Johanne Saunier, interprète surdouée, qu'il revient d'effacer l'œuvre. Car *Erase-E (X)* est inspiré du tableau *Erased De Kooning Drawing* (1953), où l'artiste Robert Rauschenberg effaçait un tableau de Willem De Kooning et en cela se l'appropriait. Dans *Erase-E (X)*, une véritable invention crée sous-tend cette façon de remettre dans les pas d'un autre, d'y faire son nid tel le coucou. La jeune danseuse,



Johanne Saunier s'approprié les gestes d'une autre danseuse pour créer une nouvelle œuvre.

petite brune au beau masque tragique, se fond d'abord à merveille dans les gestes d'Anne Teresa De Keersmaecker dont on reconnaît immédiatement la marque: sauts et impulsions arrière, bondissements de tout l'être, bras imprimant au corps sa

direction, gestes insolents de la jambe, déhanchements coquins. Peu à peu la partition, dûment reconnaissable, se modifie. Le Wooster Group infuse à chaque mouvement un contenu psychologique très loin de l'abstraction lyrique initiale. Le passage se

fait en souplesse. Les chutes se chargent de la transition; elles empoissent à dessein, d'un soupçon d'affectivité, un jeu capricant, fluide, sans rumination. La main supporte la joue de l'interprète à terre, qui imite la pose fameuse de Brigitte Bardot, al-

longée nue de dos, dans *le Mépris*. Entre-temps la danseuse a quitté son pantalon noir pour une robe. Elle est aussi couverte de micros qui restituent en direct le bruit de son souffle amplifié. Sa respiration prend toute la scène mêlée à la musique de Delaruc pour le film de Godard ponctuée par la voix de Bardot. Elle minaude, un doigt dans la bouche, pleure à petites coups, souffle beaucoup sans produire trop d'effets. L'insolence mutine de Keersmaecker s'efface sous le pathos d'une qui montre ses humeurs et qui en fait des tonnes. Sa robe est ainsi faite qu'elle semble marquée d'arvéoles de suc aux aisselles conséquence d'un effort qui n'a pas vraiment lieu.

La troisième transformation, d'Anne Teresa De Keersmaecker derechef, reprend tout le matériel du Wooster Group. À partir de sa propre danse retravaillée par un autre, elle en invente une autre, sans ...

... intention narrative, sur des percussions indiennes complexes de Umayalpuram Sivaraman. Johanne Saunier, en robe blanche ouverte sur les cuisses, évolue, tendue entre deux styles. Ainsi voit-on affleurer, à même l'anatomie de l'interprète, des gestes du précédent solo déjà nourri du suivant, selon le mode vif et mutin de Keersmaecker. S'y ajoute, histoire de pimenter la sauce, le tempo de la gestuelle indienne. Les mains de la jeune femme dansent beaucoup tandis que son corps évolue volontiers de face ou de profil. Trois manières de se mouvoir germent au sein d'un corps unique où elles s'affrontent, s'effacent, se brûlent la politesse. On salue la performance de Johanne Saunier qui n'y perd jamais son latin.

Dernière séquence d'un work in progress (dont on attend déjà la prochaine mouture): une interprétation proprement cinématographique, en duo avec l'interprète Charles François. Le jeune homme possède une diction impeccable, des gestes secs et précis. Sa partition est au moins aussi multiple que celle de la danseuse. Ne joue-t-il pas également tous les rôles: chef opérateur, impresario, attaché de presse, jeune premier? Il porte des lunettes noires, utilise un micro. La référence au *Mépris* de Godard reprend du service en bande son. Charles François s'adresse à la danseuse, qu'il nomme Camille (comme Bardot dans le film). Le jeu avec la langue, l'adresse au public, l'autorité naturelle du performer, la bande son très rap, enfin, donnent du jus à ce travail qui n'en finit pas de grandir.

Muriel Steinmetz